

## La maison

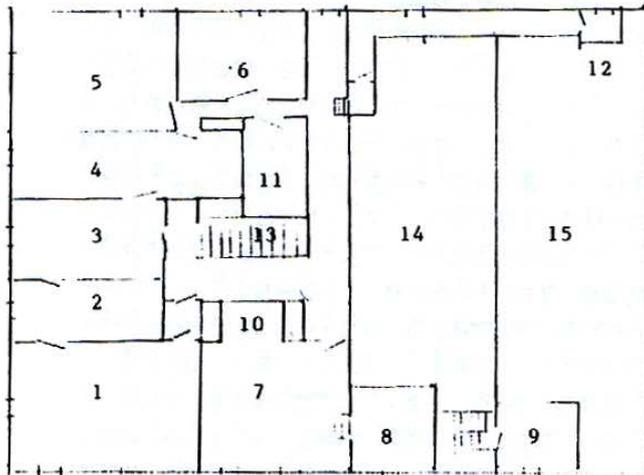
On découvre le plan de celle-ci à la page suivante. Elle avait été construite en 1803 par mon trisaïeul, Jacques-David-Philippe Aubert. A part les murs extérieurs et quelques pans de murs intérieurs, elle est entièrement en bois, d'où le danger d'incendie, d'autant plus grand que de mon temps on utilisait encore des lampes à pétrole et des bougies dans les locaux et les corridors sans éclairage électrique.

C'était le plus grand bâtiment du village dont toutes les fermes étaient construites sur le même plan. En bas un grand corridor transversal séparant le rural de l'habitation donnait accès dans une vaste cuisine centrale communiquant avec une chambre devant et le cabinet d'horlogerie et une chambre derrière.



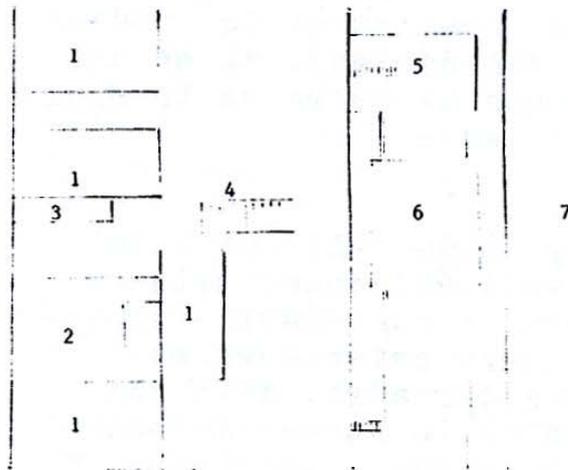
La maison familiale construite en 1803

premier étage



- 1 chambre devant
- 2 bureau
- 3 cuisine
- 4 chambre à coucher avec alcove
- 5 chambre derrière
- 6 chambre des pommes
- 7 chambre à tente Lucie
- 8 cuisine
- 9 chambre des faucheurs
- 10 alcove
- 11 chambre borgne
- 12 cabinets
- 13 escaliers venant du rez-de-chaussée
- 14 grange
- 15 solin

PLAN DU GALETAS \*



- 1 réduits
- 2 chambre
- 3 banc de menuiserie
- 4 escalier du pigeonnier
- 5 soleret
- 6 chariot
- 7 técha

\* très approximatif.

A l'étage le même plan initial fut modifié, vraisemblablement lors de la suppression des grandes cheminées à hotte. La cuisine fut partagée en deux et la chambre devant en trois, la chambre proprement dite, son corridor d'accès et un petit bureau. Seule la chambre derrière n'a pas changé. Une autre chambre, celle de la tante Lucie, s'ouvrait sur le devant de la maison, complétée par une petite

cuisine surélevée reposant sur une poutre verticale. On pouvait y parvenir depuis le néveau par un rustique escalier de bois qui donnait aussi accès à un local bien primitif où logeaient les faucheurs pendant les fenaisons.

Derrière se trouvait la chambre des pommes, et au centre, la chambre borgne où l'on menaçait d'enfermer les enfants désobéissants. En général on n'y mettait que des saucissons et on y entreposait quantité de vieilleries. Avec ses corridors et ses passages, ce premier étage était un véritable labyrinthe, prolongé encore par l'extraordinaire corridor surélevé qui conduisait au cabinet situé à l'aplomb de l'écurie. Pour agrémenter son parcours, on en avait décoré les parois de vieilles gravures dont l'une, qui n'a pas été oubliée, représentait un homme accablé auquel la vue de sa femme maniant un balai inspire la réflexion suivante :

- Je pense à ces pauvres sultans qui ont jusqu'à des 50 femmes !

Le galetas comportait un vaste espace dominant la grange, traversé par une grosse poutre qu'il fallait enjamber, et du côté du vent, une série de réduits et même une petite chambre. On y entassait notre provision de bois et les réduits renfermaient des vieilleries de tous genres, vieux outils et anciens instruments d'horlogerie, journaux, etc., que l'on gardait parce que c'était plus simple de les conserver que de les détruire. Les jours de pluie on y faisait des fouilles qui augmentaient encore le désordre, dans l'espoir toujours déçu d'y découvrir un trésor. Et l'on fouillait aussi des papiers soit vieilles lettres à la recherche d'anciens timbres. Personne hélas n'a eu l'idée de conserver cette correspondance de l'ancien comptoir d'horlogerie.

Il y avait aussi un banc de menuisier avec son outillage que nous utilisions pour fabriquer des objets de bois, de petits bateaux par exemple. C'est aussi au galetas que s'ouvrait la cheminée d'aération de la pièce où dormait l'oncle Léon, derrière la cuisine d'en bas. On y introduisait des bouts de bois qui devaient s'accumuler dans la partie inférieure. Personne ne nous l'a jamais reproché !

A un niveau plus élevé s'étendait encore un plancher supérieur qu'on appelait, je ne sais pourquoi, le pigeonnier, et auquel on accédait par un escalier de poules, dernier refuge des vieilles cages, d'anciennes fenêtres, d'outils inutilisés, etc., le tout décoré de toiles d'araignées chargées de poussière. Autrefois on y avait aménagé un fumoir à viande, c'est-à-dire un petit réduit tapissé intérieurement de tôle avec une ouverture dans la cheminée de notre cuisine pour que la fumée puisse y pénétrer. Un drame faillit s'y produire au début du siècle. Au cours d'une partie de cache, un gamin du voisinage qui conserva jusqu'à sa mort le surnom de Polpol, s'y réfugia sans remarquer que la porte ne s'ouvrait que de l'extérieur. Vint l'heure de la préparation du goûter. Le pauvre garçon commença à tousser puis à hurler assez fort pour que maman l'entende par la cheminée et vienne le délivrer.

Nous n'occupions en principe que l'appartement du premier étage dont le loyer mensuel était de 30 francs, mais en fait toute la maison était à notre disposition, et partout nous nous sentions chez nous. Et nous en profitons les

jours de pluie pour rebouiller dans les vieux réduits, pour sauter dans le foin ou pour faire des parties de cache au cours desquelles on grimpeait par les échelles du rural, traversant les appartements jusqu'à ce que les parents y mettent fin. A ces jeux participaient Paul et Cécile, nos cousins de Lausanne, qui passaient leurs vacances au Solliat, Mathilde Reymond, la sœur cadette de Jean, et éventuellement d'autres voisins.

A cette époque et jusqu'en 1920, c'est-à-dire pendant mon enfance, le rez-de-chaussée était occupé par le ménage de l'oncle Paul qui exploitait le domaine et travaillait à l'établi, de la tante Lucie et du vieil oncle Léon. Nous y étions parfaitement à l'aise, plus encore qu'au premier étage. Quand nous voulions faire quelque chose de salissant ou de bruyant, on allait le faire en bas. Je me rappelle y avoir fondu et coulé du plomb, ce qui aurait été difficile dans notre appartement.

La maison était déjà éclairée à l'électricité, car nous étions des progressistes. Mais les bâtiments voisins ainsi que celui du grand-papa de Chez-le-Maître, ne connaissaient encore que le pétrole.

Le prix de l'électricité était forfaitaire, en ce sens qu'on payait tant par lampe, sans tenir compte de la consommation. C'est pourquoi on avait le minimum de lampes, quatre dans notre appartement, puis plus tard une 5<sup>ème</sup> dans la chambre derrière, mais on les laissait allumées pendant la soirée. En revanche en dehors de ces lieux privilégiés, tout était sombre, et pour y circuler, il fallait se munir d'une lampe à pétrole ou d'une bougie.

Le ramonage de la cheminée de la cuisine où se concentraient toutes les fumées de l'appartement, était à la fois un spectacle impressionnant pour un enfant et une belle corvée pour la mère de famille. La tête protégée par un capuchon, les coudes et les genoux renforcés par des plaques de cuir, le ramoneur s'introduisait dans le trou noir de la cheminée et y grimpeait en la raclant. Parvenu en haut, il frappait sur le chapeau de tôle extérieur pour prouver qu'il ne s'était pas arrêté en route, puis il faisait demi-tour et redescendait en raclant l'autre face de la conduite dont il ressortait ruisselant de suie. Ensuite il n'y avait plus qu'à nettoyer la cuisine.

La porte d'entrée de la maison et celles d'accès aux deux escaliers et au néveau, avaient la particularité de se refermer automatiquement grâce à d'ingénieux systèmes de poulies et de contrepoids, chacun avec son ronronnement particulier.

La plupart des maisons du village avaient un banc à côté de la porte d'entrée. Par beau temps les femmes s'y installaient pour faire de menus travaux, nettoyage et préparation de légumes le matin, travaux à l'aiguille l'après-midi, et tout le monde profitait pour toutes sortes d'activités.

Lors des soirées douces d'été, on s'y asseyait pour voir venir la nuit, assister à l'apparition des premières étoiles ou le lever de la lune sur le Mont-Tendre ; alors que des familles voisines passaient et repassaient sur la route dans leur

promenade vespérale. Dans ces rares moments privilégiés, le Solliat vivait comme un village méridional.

Le jardin tenait aussi une grande place dans notre existence. A une époque indéterminée on l'avait enclos de barrières de bois soutenues par des « colondés » de pierre taillée, et on y avait aménagé des allées de graviers, des bordures de buis et des baies de groseilliers et de raisiniers. On y avait même planté des pommiers, une curiosité à la Vallée mais peu productive. Au centre se dressait un pluviomètre qui permettait à papa de comparer les précipitations du Solliat de celles du collège de Chez-le-Maître.

Dans une plate-bande, on cultivait aussi quelques fleurs, capucines, lin rouge, réséda, ancolies, et un rosier d'une ancienne variété, aux fleurs roses pâles et très parfumées.

J'étais très jeune quand on construisit le pavillon destiné surtout à ma grand-mère, pour lui permettre de jouir du jardin à l'abri comme refuge par des enfants et des adolescents qui voulaient jouer ou lire sans être dérangés.



Les fenaisons, à proximité même de la maison.



La maison de la famille de Daniel Aubert.